

Si-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN..... 50 Cts
 SIX MOIS..... 25 Cts
 LE NUMERO..... 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.
 10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.
 Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse.
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boîte 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON.

I

DEUX AMIS.

C'était sur la place de la Bourse, presque en face du théâtre du Daudeville, qui n'était pas encore dans la chaussée d'Antin, puisqu'on n'était qu'on l'année mil huit cent soixante-sept.

Deux jeunes gens se rencontrent, se regardent, s'arrêtent et s'écrient en même temps :

—Tiens ! Adolphe !

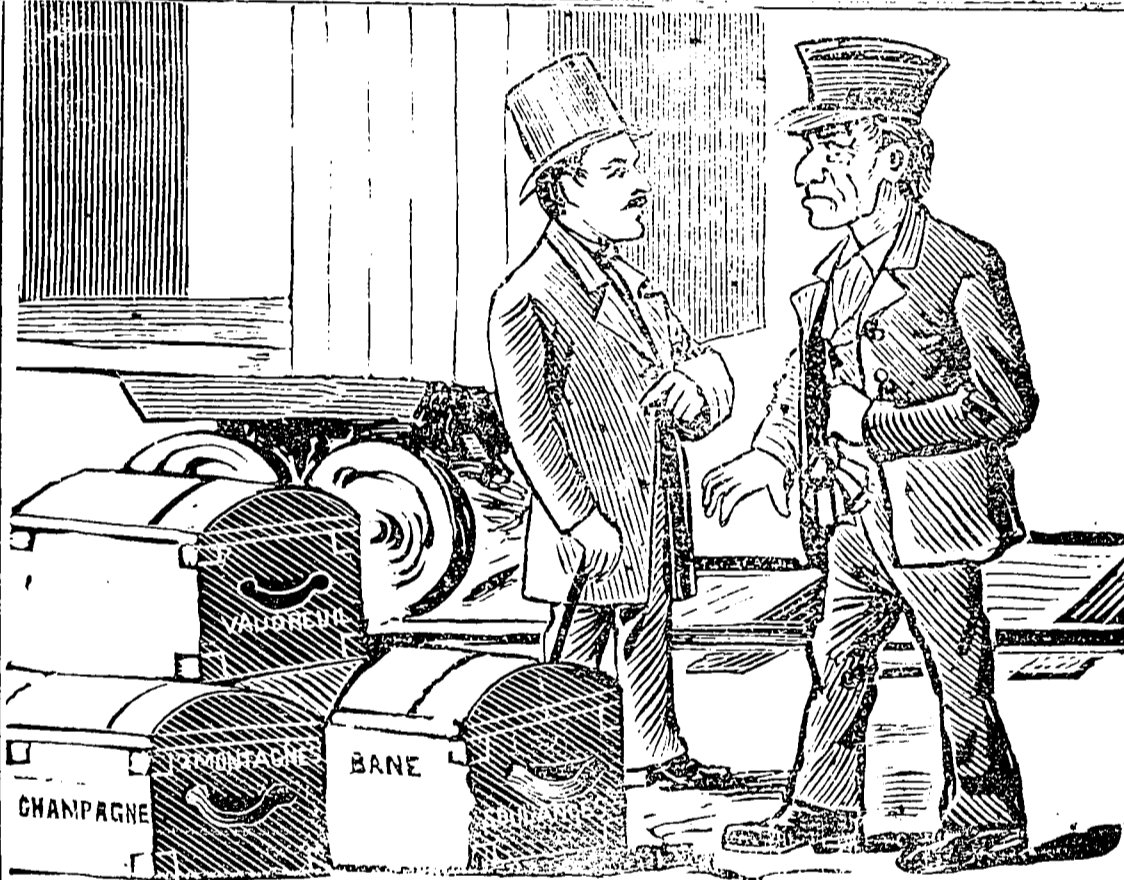
—Frédéric !

—Quel heureux hasard !...

—En effet, car il y a plus de six mois que je ne t'ai aperçu !... Où étais-tu donc fourré ?

—Mon ami, j'étais fourré en Russie, et très-bien fourré de la tête aux pieds, je te l'affirme, pour me garantir du froid.

—Et qu'allais-tu faire en Russie ?... Tu n'es pas acteur, tu n'es pas peintre, ah ! mais, j'oubliais que tu es médecin !... médecin amateur à la vérité, car je crois que tu ne pratiques guère, mais enfin tu avais été reçu docteur.



M. JOS. TASSÉ EN VOYAGE.

LE GROGNARD — (baggage-man). Non, je vous le dis, M. Tassé, je ne puis envoyer vos trois valises à Ottawa et à Québec. Vos chèques ne sont pas bons.

—Oui, mais un héritage qui m'est arrivé m'a permis de ne plus faire de la médecine qu'à mes moments perdus. Au reste, crois bien que les voyages ne sont pas inutiles à celui qui veut chercher des recettes pour conserver la santé de ses amis et de ses clients.

—Tu as toujours aimé courir, voir du pays : tu es touriste !

—Un peu, mais cela commence à se passer... J'approche de la trentaine... Je crois même que j'y atteindrai le mois prochain, et l'envie de courir le monde s'apaise avec la taille qui grossit...

—Parbleu ! je sais bien l'âge que tu as, puisque nous sommes nés dans la même année, le même mois et je crois le même jour... Oui, mon cher Frédéric Duvasel, nous aurons trente ans le vingt et un du mois prochain.

—Vraiment ? tu crois que ce n'est pas vingt-neuf ans ?

—Non ! oh ! c'est bien trente ans.

—Ce bon Adolphe Pantalon ! Tu as toujours l'air très-jeune, toi, avec tes cheveux blancs, tes yeux bleus, ton teint rosé... tu auras cet air-là longtemps !...

—J'y compte bien ! Toi, tu es brun, pâle, l'œil fascinateur... tu as une figure à passions... Aussi Dieu sait toutes les bonnes fortunes que tu as eues !

—Elles n'étaient pas toutes bonnes ; dans le nombre je t'assure qu'il s'en est trouvé de mauvaises !...

—Et c'est probablement quelque intrigue galante qui t'a mené jus-qu'en Russie ?

—Pas du tout, j'y suis allé pour une succession, pour opérer un recouvrement. Cette affaire ter-

minée, j'aurais volontiers exploré ce pays, qui est très-curieux, très-pittoresque ! mais j'ai ici un frère, plus jeune que moi de près de dix ans...

—Ah ! oui, le petit Gustave !...
 —Mon cher ami, le petit Gustave a aujourd'hui vingt ans accomplis : il est fort joli garçon, pas bien grand, mais bien bâti ; il est d'un caractère charmant, doux comme un agneau, timide... comme une demoiselle... qui est timide. Seulement il est encore un peu enfant... un peu niais même, c'est pour cela qu'il a besoin d'un guide, d'un mentor, et pour lui donner un peu de cet aplomb qui lui manque, je vais le faire voyager. Dans quatre jours nous partons pour l'Angleterre ; de là nous irons en Italie, enfin je veux que Gustave s'instruise en voyant du pays, qu'il apprenne à connaître le monde, qu'il étudie un peu les mœurs. Cela lui profitera-t-il ? J'aime à le croire ; en tous cas cela ne pourra pas lui être nuisible. Mais à quoi penses-tu donc, Adolphe ? tu n'as pas du tout l'air de m'écouter, et moi, quand je parle, je suis bien ridicule, mais j'aime que l'on m'écoute. Il y a des personnes à qui cela ne fait rien, et qui, pourvu qu'elles parlent, ne remarquent pas si leur auditeur leur prête attention ; on leur répond de travers, elles vont toujours leur train ; c'est comme celles qui, dans un salon, se mettent au piano et continuent de clavier lorsque chacun se livre à des conversations particulières... ces gens-là chantent et parlent pour eux.

—Je t'écoute, mon ami. Oui, oui, je t'écoute... Ah ! c'est que j'ai bien des choses dans la tête, va !

—En effet, je te trouve une physionomie toute drôle... mais ce qui me rassure, c'est que l'expression en est plutôt gaie que triste...

—Ah ! je vais t'apprendre une nouvelle qui va bien t'étonner... Et pourtant cela n'a rien que très-naturel !...

—Diable ! tu piques ma curiosité ! Voyons donc la nouvelle.

—Je vais me marier, mon ami !...

—Te marier... Il serait possible ! Quoi ! déjà !

—Déjà !... Mais à trente ans, ce n'est pas déjà sitôt.

—Te marier !... et pourquoi faire ? Tu étais avocat, tu as de la fortune... tu étais si heureux !

—Oui, mais je ne me marie que dans l'espoir de l'être davantage... et puis, il y a des gens qui m'ont dit : « Pantalon, vous devriez vous marier, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?... cela pose un jeune homme dans le monde. »

—Il y a toujours des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas !... je gage bien que ceux qui t'ont dit cela l'étaient, mariés !...